

Images du réel

Number 237, May–June 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47967ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2005). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (237), 49–51.

SHAKE HANDS WITH THE DEVIL: THE JOURNEY OF ROMEO DALLAIRE

Chronique d'un génocide annoncé

Diane Poitras

Le génocide du Rwanda pèse de tout son poids sur la conscience de l'Occident. Il rappelle l'apparente incapacité des pays riches à se préoccuper d'autres choses que de leurs propres intérêts. «L'Afrique n'avait rien à vendre, rien à acheter», est-il dit dans ce film de Peter Raymont. Voilà qui résume en moins de dix mots ce qui semble être le critère déterminant dans les politiques internationales des grandes puissances. Voilà qui contraste avec le principe de «non-indifférence» qui a prévalu lors de la guerre en Yougoslavie. La France, autant que les États-Unis et la Grande Bretagne, s'est en effet montrée étrangement sourde et insensible aux appels répétés du général Dallaire, commandant de la mission de paix de l'ONU au Rwanda. Il voyait venir le massacre. Il demandait du renfort. On connaît la suite: personne n'a bougé; 800 000 personnes ont été tuées et déchetées dans un déferlement de violence qui dépasse l'entendement. Quant au général Roméo Dallaire, il en est revenu dévasté et suicidaire.

« Une histoire de bruit et de fureur, racontée par un idiot et qui ne signifie rien. »

Shakespeare

Il y a de quoi donner raison à *Lady Macbeth*. Au milieu de la tourmente, le militaire canadien à qui on avait confié une tâche impossible a dû désespérer de l'humanité à plusieurs reprises. Dix ans plus tard, il publie *Shake Hands With The Devil: The Failure of Humanity in Rwanda* (*J'ai serré la main du diable*, en version française) dans lequel il relate sa version des faits. La même année, le cinéaste Peter Raymont, s'inspirant du livre, tourne un documentaire, accompagnant le militaire canadien dans son premier retour au Rwanda. Ce livre, ce film, ne ressusciteront pas les victimes. Ils ne donnent aucun sens à leur mort. Ils ne risquent pas beaucoup de changer le monde, ne nous berçons pas d'illusions. Ils témoignent seulement d'un effort pour arracher du sens au chaos, pour résister à la terrifiante attraction de l'abîme.

Adoptant une forme narrative sobre, Peter Raymont suit le général Dallaire dans son pèlerinage sur les lieux où il a connu l'enfer. Il colle au plus près de son propos sans maniérisme et sans rechercher le spectaculaire. On apprécie. Les plans, souvent larges, montrent Dallaire en interaction avec l'environnement: l'édifice qui abritait son bureau, un stade qui a accueilli des réfugiés, un mémorial où sont exposés des crânes de victimes, un paysage qui le reconfortait... Mais aussi des anciens collègues et des survivants. Du coup, une dynamique se crée, entre le personnage et la réalité dont il parle. Ce qui oblige à porter le regard non seulement sur le héros médiatisé mais aussi sur tous ceux qui ont



Un paysage paradoxalement reconfortant

vécu le drame dans l'anonymat. Ces images, de même que le propos, permettent ainsi un aller-retour entre le drame d'un individu et celui d'un peuple, entre le présent et l'histoire. Ainsi, le film évite de faire de Dallaire un héros martyr et imbu de bons sentiments.

Le ton, juste et retenu, sait rendre compte de l'émotion dans la dignité. Les images d'archives rappellent la cruauté des massacres, mais sans complaisance. Certains ont cru trouver un alibi facile (mais surtout inélégant) en prétendant que cette guerre s'inscrivait dans une tradition de conflits tribaux séculaires. Le cinéaste montre plutôt, s'appuyant encore sur des archives, le rôle des colonisateurs belges dans l'exacerbation des tensions interraciales.

Mais les images de John Westheuser donnent aussi à voir la beauté de ces paysages qui avaient séduit Dallaire dès son arrivée. Ce faisant, elles révèlent le pays sous un autre angle que celui d'un champ de bataille. Et défient ainsi les clichés qui, en réduisant la réalité, auraient contribué à la survivance de nos perceptions racistes.

Lorsque la caméra s'approche du visage de Dallaire, on a l'impression d'y lire la colère mêlée à la désillusion... et à la honte? Honte devant l'indifférence et le cynisme manifestés par les puissances du monde? Car encore aujourd'hui, l'ex-commandant endosse la responsabilité de la faillite de l'ONU dans cette guerre.

Le monde est-il dénué de sens? Sans doute. Chaque fois qu'on baisse les bras. C'est pourquoi le peu que peuvent faire les livres et les films doit être fait.

■ Canada, 90 min. — Réal.: Peter Raymont — Scén.: Peter Raymont, d'après le livre de Roméo Dallaire — Images: John Westheuser — Mont.: Michele Hozer — Musique.: Mark Korven — Son.: Ao Loo — Avec: Le lieutenant-général Roméo Dallaire — Prod.: Peter Raymont; CBC, Société Radio-Canada — Dist.: Christal.



L'ARBRE AUX BRANCHES COUPÉES

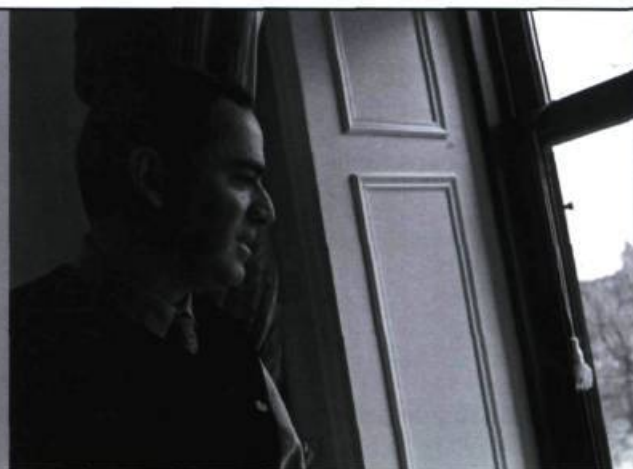
Deux Moscovites ayant vécu le joug du communisme trouvent refuge dans la peinture pour échapper à la grisaille du quotidien sous le nouveau régime. Il n'y a pas de doute, Pascale Ferland (*L'immortalité en fin de compte*) sait faire du documentaire, tendant justement l'oreille à la vie sacrifiée de deux hommes qui s'attellent à l'art comme à une bouée de sauvetage, un immense rayon de soleil dans un univers d'une lourdeur difficile à supporter.

Il faut saluer la sensibilité de cette jeune cinéaste qui regarde droit dans les yeux la réalité crue et historique d'une population laissée à elle-même après un séisme politique et culturel. Parce que c'est exactement de ce dont il est question : de sensibilité.

Mais aussi et surtout de savoir s'effacer au bon moment derrière son sujet quand celui-ci sait resplendir sans artifice. C'est un exercice que très peu de cinéastes savent réellement pratiquer, étant, la plupart du temps, possédés par la folie furieuse de mettre de la musique partout et de couvrir, de long en large, leur film de narration, empêchant ainsi la poésie de se rendre jusqu'au spectateur par osmose, spectateur qui est pourtant capable de se laisser prendre au jeu, ému par la force de la parole toute crue et de ces silences qui prennent toute la place.

D'ailleurs, Ferland donne le temps à la parole d'éclore et de respirer (ce qui est absolument indispensable pour cerner qui que ce soit en documentaire), intervenant avec parcimonie, laissant finalement ceux qu'elle filme seuls avec la nécessité de crier le fait d'avoir vécu. Une retenue toute calculée et émouvante qui est belle à voir, donc. **L'arbre aux branches coupées** laisse croire à la beauté galopante d'un témoignage sans fioritures.

Simon Beaulieu



GAME OVER: KASPAROV AND THE MACHINE

Un jeune prodige, issu d'une minorité, gagne presque tous ses combats, bat le titulaire du titre, a ensuite des problèmes avec les autorités de son sport puis affronte un adversaire redoutable. Ce résumé pourrait être celui de la vie de Garry Kasparov, juif arménien soviétique, champion d'échecs, mais il est aussi celui de celle de Cassius Clay, alias Muhammad Ali, Américain noir champion du monde de boxe. Le réalisateur, Vikram Jayanti, a travaillé comme coproducteur de *When We Were Kings* de Leon Gast, gagnant de l'Oscar du meilleur documentaire. Peut-être a-t-il vu dans ce combat entre l'homme et l'ordinateur, un affrontement titanesque comme celui qui avait opposé Ali et Foreman ? Les conditions de base étaient là. *Deep Blue* avait infligé une défaite en plusieurs parties en février 1996 à Kasparov et la série de matchs revanches en mai 1997, avec ses nouvelles conditions dictées par IBM, semblait plus difficile pour le grand maître russe. L'enquête du réalisateur pêche par manque de moyens et de vision. Son tournage en vidéo donne un résultat plutôt métallique et quelquefois difficile à regarder. Il ne recherche pas, hors des employés d'IBM, des savants susceptibles d'expliquer les avancées de l'intelligence artificielle et les parallèles à *Deep Blue* qui existeraient dans le domaine militaire ou de la prévision météorologique. Peu de journalistes sont interviewés et Vikram Jayanti est donc obligé d'insérer, de plus en plus en parallèle, des extraits du film muet français *Le Joueur d'échecs* de Raymond Bernard sur un automate surnommé « Le Turc » qui a existé fin 18^e, début 19^e siècle. La guerre psychologique, habituelle à ce niveau de compétition sportive, à laquelle le réalisateur fait allusion quelquefois, pourrait tout aussi bien expliquer la défaite de Kasparov, désarçonné par une équipe mieux préparée et disposant de moyens illimités. On s'attendait à mieux sur le sujet de la place de l'intelligence artificielle que ce film à la conspiration facile.

Luc Chaput

■ Québec 2005, 80 minutes — Réal. : Pascale Ferland — Scén. : Pascale Ferland — Avec : Alexei Ivanovitch Kantsurov, Alexei Yakovlevitch Sizov — Contact : Qui vivra verra films.

■ Canada 2003, 90 minutes — Réal. : Vikram Jayanti. — Scén. : Vikram Jayanti — Avec : Garry Kasparov, Frederic Friedel, Joel Benjamin, Murray Campbell, Feng Hsuing-Tsu, John Searle, Steven Levy, Owen Williams, Jeff Kisselhof — Dist. : Alliance.



GENESIS

Ode à la vie, discours écologiste et diaporama de voyage sont autant d'attributs qui collent au dernier opus des réalisateurs, scénaristes et écologistes Claude Nuridsany et Marie Pérennou. Après **Microcosmos**, les deux alliés récidivent avec **Genesis**. Cette fois, ils braquent leur caméra sur un espace-temps beaucoup plus large. Ils racontent, par le biais d'un griot africain on ne peut plus animiste, interprété par le Malien Sotidui Kouyaté, la création de l'univers et l'évolution du règne animal. Il s'agit donc d'un récit ambitieux où figurent les bestioles les plus inusitées et bigarrées aux allures antédiluviennes. Toutefois, l'enfilade de plans hauts en couleur et la narration ludique du griot ne sauraient dissimuler bien longtemps l'hétérogénéité des différentes situations animalières. Pour mieux servir ses propos, le film multiplie les analogies et les métaphores. Sans basculer dans l'anthropomorphisme, les créatures semblent empreintes d'un certain caractère, elles suscitent donc rapidement la sympathie du spectateur.

Bruno Coulais signe une deuxième trame sonore pour Nuridsany et Pérennou. Ici, il allie avec brio bruitage et musique. Soulignons également le montage rigoureux de Marie-Josèphe Yoyotte et de Pauline Casalis qui se traduit par des transitions souples et originales, ce qui permet de passer plus en douceur du coq à l'âne, pardon, du périophthalmé à la grenouille-taureau.

Cela dit, **Genesis** propose un égayant voyage audiovisuel qui foisonne de micro-aventures. La trame narrative est essentiellement basée sur des principes antithétiques : l'eau et le feu, la naissance et la mort, la poésie et la science, l'univers et le néant, l'amour et la guerre. Il est toutefois difficile d'y voir toute la poésie d'un **Koyaanisqatsi** ou d'un **Baraka**.

Agréable, c'est le mot. **Genesis** est un ballet de matière, de couleur et de lumière qui, malgré la présence de théorèmes existentiels et scientifiques frôlant le didactisme, finit par communiquer sa passion pour la nature. Une belle leçon d'humilité.

Dominic Bouchard

■ France / Italie 2004, 77 minutes — Réal. : Claude Nuridsany, Marie Pérennou — Scén. : Claude Nuridsany, Marie Pérennou — Int. : Satigui Kouyaté — Dist. : TVA.



LE TEMPS DES MADELINOTS

Par un éblouissant soleil d'hiver, propulsés par le vent, glissent de fulgurants traîneaux à voile, les « chars à glace » des Madelinots. La caméra va suivre les habitants des Îles chez eux, entre eux, dans leurs occupations quotidiennes : cueillette de moules sur la banquise, fête de la micarême, trempage des casiers à homards... Des artistes s'inspirent des paysages marins. On fabrique un fromage désormais fameux. Mais les fermes disparaissent l'une après l'autre. On s'inquiète des conséquences du tourisme estival qui, depuis cinq ans, perturbe l'équilibre physique et économique des Îles. Beaucoup de jeunes vont chercher du travail ailleurs. Mais on aime ce pays, on y revient toujours. Et le film se termine au début de l'été sur l'arrivée impressionnante d'un gros bateau, c'est la vague déferlante des estivants.

Quelles sont les caractéristiques des Madelinots, ces 13 000 insulaires au langage chantant ? De quoi vivent-ils ? Qu'espèrent-ils ? Quels sont leurs liens avec la mer ? Le cinéaste Richard Lavoie, auteur entre autres de **Rang 5**, documentaire percutant sur le monde agricole, croyait bien connaître les Îles de la Madeleine. Petit-fils d'un Madelinot, il fréquentait les Îles depuis une trentaine d'années. À la fin des années 70, il y avait même tourné un moyen métrage : **L'Épave de la dune de l'est**. Mais c'est en y passant sept mois, avec sa compagne et collaboratrice Isabelle de Blois et une petite équipe de tournage, qu'il estime avoir vraiment compris le tempérament madelinot et la singularité de cette société.

Car il faut bien avouer que nous avons jusqu'alors une vision superficielle des habitants des Îles de la Madeleine, une vision de vacanciers, une vision de cartes postales. La grande qualité de ce film, c'est qu'il nous les révèle de l'intérieur, à leur rythme, d'un regard affectueux mais sans condescendance. Et, séduisant leitmotiv, la mer, la mer, toujours recommencée !

Francine Laurendeau

■ Québec 2004, 104 minutes — Réal. : Richard Lavoie — Scén. : Richard Lavoie — Avec. : Octave Turbide, Fanny Arseneau, Sébastien Côté, Thelma Hébert, Jean-Charles Bourgeois, Edmond Jomphe, Marie-Marthe Jomphe, Lauréat Deraspe, Roger Gaudet, Norman Vigneau — Dist. : ONF.